

Et en un instant, je me brise en mille morceaux.

Chaque éclat de mon être s'éparpille comme autant de feuilles mortes autour de l'arbre qui les a vues grandir. Me voilà, gisante sur le carrelage de la cuisine, mon corps démantelé, ma porcelaine usée définitivement cassée. J'aperçois mon nez sous une chaise, et un bout de mon pied abandonné sous la fenêtre. Maintenant dispersée sur le sol glacé, je me dis que je ne peux pas tomber plus bas. Mais ce n'est pas mon corps qui souffre le plus, malgré mon anse et mon couvercle catapultés de part et d'autre de la pièce. Mon cœur est dévasté, car il n'existe de pire douleur que celle provoquée par la trahison de l'être aimé. À ce moment-là, l'impact importe peu : on est déjà brisé avant même d'atteindre le sol.

La raison de ma chute n'est autre que ma Siroteuse, celle que j'ai servie fidèlement des années durant, celle à qui j'ai confié mes peines et mes secrets. Je me suis laissée berner par ses mains pleines de promesses, dans la chaleur réconfortante de son amour j'ai cru que mes malheurs étaient terminés. Mais voilà que d'un geste, d'un seul, elle m'a saisie, retournée, et projetée de toutes ses forces dans les abysses de mon chagrin. Pourquoi donc une Siroteuse briserait-elle délibérément sa fidèle compagne ? C'est du jamais vu, tout bonnement impensable, inimaginable. Les théières ne peuvent faire du bon thé que lorsqu'elles peuvent pleinement compter sur les personnes qui les infusent : c'est la règle d'or de notre profession. Il semble cependant que ma chère amie n'en était pas une, car aujourd'hui elle nous brisa, ma confiance et moi.

Cuillère m'avait pourtant prévenue :

- Tu es une vieille théière, avait-il dit, tu n'en es plus à ta première Siroteuse. Ton blanc nacré est devenu blanc cassé, et ton nez est tout fissuré. Pas étonnant que tu sois reléguée au rang arrière, comme nous autres.

Il est vrai que je n'étais plus toute jeune. Mais cela ne m'empêchait pas d'infuser comme il le fallait. Je n'avais rien à voir avec ces tasses ébréchées et ces cuillères tordues du fond de l'étagère des Oubliés !

- Tu n'en sais rien, lui avais-je répondu. La petite nouvelle est jolie, je le reconnais, mais c'est dans la vieille théière qu'on fait le meilleur thé.

J'essayais de mettre toute ma conviction dans mes paroles, mais je commençais moi-même à douter. Certes, je n'avais pas de motifs fleuris comme la nouvelle, mais le blanc est indémodable, n'est-ce pas ? Et pourtant, c'était Fleur qui était systématiquement choisie à l'heure du thé.

- Tu es toujours là ? me lançait Cuillère d'un ton narquois chaque fois que j'observais avec envie ma Siroteuse infuser sa boisson.

Le temps passant, je ne prenais même plus la peine de répondre à ses moqueries. L'amertume me gagnait, je bouillonnais de l'intérieur. Tout ceci était terriblement injuste. Qu'avais-je fait pour mériter cela ? Quel triste coup du sort m'avait précipitée dans cette amère désolation ? Quel fourbe esprit s'amusait à sentir mon cœur se briser ?

Toutefois, dans l'abandon des oubliettes dans lesquelles j'avais été jetée, je commençais à prendre conscience de mon état. Mon anse usée, mon pied bancal, et ma vilaine fissure sur le nez qui ne m'avaient auparavant jamais dérangée. L'amertume laissa place à un sentiment que je n'avais jusqu'alors jamais ressenti, qui noue le ventre et embrume l'esprit : la honte, la dure, la véritable, celle qui ne peut être refoulée et vous force à vous retirer dans l'ombre afin de vous cacher du regard du monde. Là, au fond de l'étagère des Oubliés, je me suis laissée dépérir comme un thé trop infusé. J'ai observé de loin, me morfondant dans ce que je croyais être ma destinée : la retraite dans l'obscurité. Et pour la première fois je m'étais recouverte de poussière, dissimulant au monde et à moi-même les fissures que maintenant je haïssais.

Mais cet après-midi de janvier, il y eut de l'agitation sur l'étagère des Oubliés : ma Siroteuse s'emparait de vieux bols tachés et d'un verre ébréché. Incertaine, je me mis sur la pointe du pied pour observer ce qui se passait sur la table de la cuisine. Les bols exultaient, les pinceaux faisaient aussi partie de la fête : pas de doute, elle allait peindre ! Cela faisait des mois qu'elle n'avait pas sorti son matériel de peinture. La dernière fois, j'étais à ses côtés. Comme toujours, elle m'avait saisie avec enthousiasme, sur l'étagère principale où je vivais à cette époque. Nous avons passé des heures à laisser s'exprimer notre créativité, elle sur la toile, moi dans l'eau aromatisée aux saveurs florales, boisées, fruitées, épicées qui s'équilibraient parfaitement sous ma direction experte. Je me sentais alors comme un sucre dans l'eau, délicieusement à ma place, parfaitement inconsciente de tous mes défauts. Rien d'autre ne comptait hormis mon talent d'Infuseuse, qui était ma plus grande fierté. Mais ce temps était révolu, la déception, la jalousie m'avaient changée. Ne restait que la honte d'être celle que j'étais.

Ma Siroteuse remplissait les bols d'une peinture dorée, qui reflétait la lumière de l'après-midi. Le moment était suspendu, le soleil si doux, les souvenirs si réconfortants que, pour un instant, un seul, un éclair de courage me traversa. Je m'y accrochai de toutes mes forces, prenant alors la plus grande décision de ma vie : je ne pouvais pas laisser Fleur me voler le lien privilégié que j'avais avec ma Siroteuse pendant nos élans de créativité. L'imaginer être choisie à ma place pour cette merveilleuse activité, c'était la goutte d'eau qui faisait déborder la théière. Alors, pour la première fois depuis des mois, je remuai ma faïence. Je dépoussiérai mon corps, redressai mon couvercle. Mue par mon amour, entraînée par un courage soudain, je me frayai un chemin sur l'étagère. Tant pis pour mon nez fissuré, j'étais convaincue que si ma Siroteuse me voyait, elle se souviendrait de combien j'avais compté pour elle.

Cuillère, derrière moi, essaya de me retenir :

- As-tu perdu la tête ? Tu vas juste réussir à te faire jeter ! Nous autres Oubliés devons nous contenter de notre place dans l'ombre, ou nous finirons parmi les déchets !

- Je dois quand même essayer ! lui avais-je répondu, pleine d'espoir.

Et c'est là, au bord de l'étagère, dans la lumière de l'après-midi, que ma Siroteuse sembla enfin me voir. Elle me saisit, m'observa, parut hésiter. Elle caressa mon anse usée, la fissure sur mon nez. Au comble de la joie, je ne me doutais pas de ce qui allait arriver. Me remémorer ce qui est ensuite arrivé est bien trop douloureux. Je m'étais jetée à l'eau, je le regrette éperdument. Brisée au sol, aux pieds de ma Siroteuse que j'ai tant aimée, mes petits défauts d'alors me paraissent bien insignifiants. Je ferme les yeux, vidée de tout espoir, attendant que le glas sonne.

Ma Siroteuse se baisse vers moi, et délicatement me ramasse : les morceaux de mon corps, mon couvercle, le bout de mon pied sous la fenêtre, et mon nez brisé en deux à l'endroit de mon ancienne fissure. Elle me rassemble sur la table, nettoie la poussière de mes éclats, et commence à reconstituer le puzzle de ma porcelaine. Docile, je me laisse faire. Elle applique une résine sur chacune de mes pièces, les recollant une à une. Bercée dans ses mains, je reprends espoir. Je la connais assez pour savoir qu'elle a une idée derrière la tête, une raison de prendre le temps de faire tout ceci. Au fond, elle est comme moi : déterminée, quand il s'agit de quelque chose en laquelle on croit.

Alors qu'elle ponce mes nouvelles brèches recollées, je prends conscience que je tiens à nouveau sur pied. J'ai été reconstituée entièrement, fidèlement à ma forme d'origine, pourtant je me sens changée. Dans le bol à côté, ma Siroteuse remue la peinture dorée à l'aide de son pinceau. Je l'observe, émerveillée. Le soleil de fin d'après-midi tombe sur moi comme autant de paillettes d'or, et cajole mes nouvelles cicatrices de sa chaleur réconfortante. Finalement, ma Siroteuse passe son pinceau sur mes failles, fixant définitivement la peinture dorée dans ma porcelaine. Ma nacre striée d'or est resplendissante, les motifs parcourant mon corps sont uniques. Ils m'appartiennent dorénavant et pour toujours, plus moyen de les cacher sous la poussière. Je suis mes défauts et ces défauts font partie de moi, au même titre que toutes mes autres facettes. Dans le regard de ma Siroteuse j'aperçois mon reflet, celui que moi-même je refusais de voir. Maintenant que j'ose me regarder en face, je comprends enfin : mes fissures étaient ma force, belles à leur manière, dignes d'être montrées. Quoi qu'il arrive, je ne les cacherai plus jamais.

*Nombre de mots : 1461*